

« Je ne me dissimule pas l'apparent avantage que les partis ennemis vont prétendre tirer de mon livre », écrit André Gide au début de *Retour de l'U.R.S.S.* Ah ! disons-le d'abord : nous nous trouverions bien coupables de ne pas donner à ce témoignage toute la publicité possible : dans le combat que nous menons pour séparer notre sort du sort de l'Etat le plus barbare de l'Europe, nous n'avons certes pas l'intention de laisser de côté cette arme nouvelle, André Gide, avec douleur, écrit la vérité : L'U.R.S.S. n'est pas le pays de la révolution, mais le pays d'une dictature néo-tsariste ; le régime soviétique est un sous-fascisme policier où la propagande prend la forme même de la sottise — et cette vérité ne nous appartient pas ?

Qu'André Gide ne feigne pas de s'y tromper : celui qui doit tirer de ce livre le plus grand avantage, c'est d'abord lui-même. Il était temps, oui, il était bien temps que l'esprit d'André Gide redevenît un esprit libre. Ses lecteurs les plus éloignés de ses conclusions ont souffert quelques années de le voir enrôlé dans la secte des Adorateurs du Métro ; de le voir au pas avec cette méprisable petite armée de faux révolutionnaires qui tous, absolument tous, sont revenus de l'U.R.S.S. sans dire un seul mot sur cet attentat permanent contre la liberté, l'esprit, l'homme, enfin dénoncé par lui, André Gide.

On souhaite que cette promiscuité reste pour lui sans trace, qu'elle n'ait pas été pernicieuse pour sa liberté. Nous savons bien qu'André Gide ne va pas s'inscrire aux *Croix de feu*. Nous ne le désirons pas. Nous nous rappelons simplement qu'il tint longtemps une position intransigeante dont l'existence était parfois utile aux amateurs de vérité.

André Gide écrit aujourd'hui : « Ma conviction reste intacte, inébranlée, que l'U.R.S.S. finira bien par triompher des graves erreurs que je signale », et pourtant, tout son livre crie le contraire. Cela ne nous arrête pas. Nous savons que toute rupture est pénible et demande des formes.

Ce qu'André Gide ne pourra plus écrire, n'aura plus le droit d'écrire dorénavant, ce sont des lignes comme celles qu'il rappelle, extraites d'un article de lui dans la N.R.F. de mars 1936 : « C'est aussi, c'est beaucoup la hêtise et la malhonnêteté des attaques contre l'U.R.S.S. qui font qu'aujourd'hui nous mettons quelque obstination à la défendre. Eux, les aboyeurs, vont commencer à l'approuver lorsque, précisément, nous cesserons de le faire ; car ce qu'ils approuveront, ce seront ses compromissions, ses transigeances, etc... » Non. Pas du tout. Nous n'allons pas commencer à admirer l'U.R.S.S. Ce régime bureaucratique et policier où, de l'aveu de Gide, le stakhanovisme remplace le knout, ne nous intéresse pas.

Il nous suffirait, pour nous en dégoûter, de considérer le ton et les arguments de la réponse soviétique à *Retour de l'U.R.S.S.* Nous ne supposons rien, nous n'inventons rien, nous ouvrons l'organe central officiel du communisme russe, la *Pravda* du 4 décembre.

A dater de ce jour, l'opinion soviétique est tenue de considérer André Gide comme « un curieux compromis entre l'écrivain français de la vilaine école et le joyeux garde blanc russe » ; il est « un bourgeois mesquin, un sentimental sans équilibre, un spécimen typique de l'intellectuel bourgeois décadent, un individualiste vaniteux ». Il « mélange les sourires et les larmes avec la satire empoisonnée de la calomnie, après avoir distribué les baisers de Judas lorsqu'il était sur le sol soviétique ». Ce qu'il ne peut pas pardonner à l'U.R.

S.S., selon la *Pravda*, c'est « sa victoire sans précédent dans l'histoire, ses succès industriels, son gigantisme plan quinquennal et ses puissants progrès ». La *Pravda* conclut qu'il est « certainement la victime d'un habile businessman anti-soviétique ».

Nous ne voyons rien à ajouter à cet épilogue stakhanoviste à *Retour de l'U.R.S.S.*

■ ■ ■

André Gide s'accorde quelque mérite — il en a — à dire, malgré tout, la vérité. On ne peut pourtant pas oublier qu'il n'est pas le premier. On ne parle pas de Trozky, c'est un autre genre de témoignage dont il faudra traiter à part. Mais, il y a un an, André Breton et ses amis, dans *Position politique du surréalisme*, déclaraient :

Nous n'avons pas cessé de nous inquiéter du culte idolâtre par lequel certains zéloteurs intéressés s'efforcent d'attacher les masses ouvrières, non seulement à l'U.R.S.S., mais encore à la personne de son chef. Mais s'il pouvait encore en nous subsister quelque doute sur l'issue désespérée d'un tel mal (il n'est pas question de méconnaître ce qu'a été, ce qu'a fait la Révolution russe, il est question de savoir si elle vit encore, comment elle se porte), ce doute, nous le déclarons, ne pourrait, pour nous, aucunement résister à la lecture des lettres que, dans son numéro du 12 juillet 1935, *Lu* a reproduites d'après la *Komsokolskaïa Pravda*...

(Suivent plusieurs lettres de jeunes ouvriers et d'« étudiants », d'une stupidité agressive.)

...Il est presque inutile de souligner la misère toute conformiste de telles élucubrations qui pourraient à peine trouver place ici dans un journal de patronage. Le moins qu'on puisse dire est qu'elles donnent un semblant de justification tardive au fameux « Moscou-la-gâteuse » d'un de ceux qui, aujourd'hui, s'accrochent le mieux, en échange de quelques petits avantages, de la servir à genoux, gâteuse ou non.

... Nous demandons s'il est besoin d'un autre bilan pour juger à leurs œuvres un régime, en l'espèce le régime actuel de la Russie soviétique et le chef tout-puissant sous lequel ce régime tourne à la négation même de ce qu'il devrait être et de ce qu'il a été. Ce régime, ce chef, nous ne pouvons que leur signifier formellement notre défiance.

■ ■ ■

Voilà qui est bien aussi catégorique que *Retour de l'U.R.S.S.*

« Les erreurs particulières d'un pays, écrit encore André Gide, ne peuvent suffire à compromettre la vérité d'une cause internationale, universelle. » Voilà, à peine effleuré, le fond du débat. On comprend que Gide hésite encore à y venir. Pour nous, il ne nous semble vraiment pas, après la lecture de *Retour de l'U.R.S.S.*, après la lecture de la réponse de la *Pravda*, que la cause du marxisme sorte indemne de l'épreuve russe. Ou alors, aucune expérience ne signifie rien.

André Gide racontait, dans des *Pages de Journal* (1929-1932, p. 128) qu'il avait lu avec soin le numéro spécial antisoviétique de *Je Suis Partout*. « ... Le but poursuivi là-bas, écrivait-il, vous avez grand peur que l'U.R.S.S. ne l'atteigne ; et c'est avec l'espoir de l'empêcher de l'atteindre que vous criez si fort qu'elle ne l'atteindra pas. Pourtant, je ne veux point feindre de ne pas vous comprendre. Ce que vous combattez, en dénonçant l'irréalité présumée de ce mirage, ce sont les espoirs qu'il soulève et qu'il autorise. Mirage, dites-vous... Il me suffit de l'entrevoir pour souhaiter, de toute ma fervour, qu'il devienne réalité. »

Nous ne disons pas mirage. Nous disons sottise inhumaine et barbare. Nous le disions bien avant qu'André Gide ne l'ouvre.

Georges BLOND.